20

ÉLOGES

DE

MICHON ET GUERSANT

PRONONCÉS LE 8 JANVIER 1873

A LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

PAR

LE DOCTEUR FÉLIX GUYON

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

M 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13



EXTRAIT

De l'Union Médicale (3e série) des 14, 16, 23 et 25 Janvier 1873.

ÉLOGES

DE

MICHON ET GUERSANT

Messieurs,

Vous venez d'entendre l'exposé de vos travaux de l'année et de jeter en arrière un regard sur ce qui est déjà le passé. Vos fondateurs ont voulu que, dans cette même séance où vous faites un moment diversion à vos occupations ordinaires, nos souvenirs se reportent plus loin encore, et que ceux qui ne sont plus, ramenés un moment au milieu de vous, fussent pour ainsi dire présents à vos fêtes de famille. Leurs noms se pressent sur vos lèvres ; depuis Marjolin et Auguste Bérard, que vous avez perdus dès les premières années de la fondation de la Société de chirurgie, jusqu'au chirurgien éminent qui, cette année, a disparu de nos rangs, le professeur Denonvilliers, combien de vides et combien de souvenirs !

Michon et Guersant, dont nous allons aujourd'hui retracer la vie, faisaient partie de ce groupe de chirurgiens ardents à bien faire, qui, unis dans la même pensée, fondèrent la Société de chirurgie. Il suffira, selon les heureuses expressions du maître dont nous venons de vous rappeler la perte douloureuse, de dire simplement ce qu'ils furent et ce qu'ils firent pour réveiller l'affection de ceux qui les ont connus et la faire naître dans le cœur des autres. Ces paroles que Denonvilliers appliquait à son ami Aug. Bérard, dans le remarquable éloge qu'il prononça devant vous, conviennent bien à ceux qui ont, comme Michon et Guersant, cherché toute leur vie la vérité dans la science et voulu la moralité dans l'art. L'amitié qui a uni nos deux regrettés collègues reposait sur la plus sincère estime ; elle rend bien naturel le rapprochement que leur vaut le double éloge que je vais leur consacrer en votre nom. C'est de celui de nos deux collègues que nous avons perdu le premier que je vous parlerai tout d'abord.

ÉLOGE DE LOUIS-MARIE MICHON,

Chirurgien de l'hôpital de la Pitié, membre de l'Académie de médecine, agrégé de la Faculté, membre fondateur et ancien président de la Société de chirurgie.

Messieurs,

Le 9 mai 1866 notre honorable président, M. Giraldès, annonçait à la Société de chirurgie la mort de Michon. « Nous venons de perdre, nous disait-il, un de nos collègues les plus éminents et les plus aimés. La Société de chirurgie était officiellement représentée à ses obsèques par une députation, mais la plupart de ses membres sont venus porter à Michon un dernier témoignage de leur affection. La volonté de notre collègue étant expresse, aucun discours n'a pu être prononcé; Michon n'en vivra pas moins dans notre souvenir. »

Ces quelques lignes que je détache de nos *Bulletins* contiennent dans leur concision le véritable éloge de Michon; notre collègue n'était pas seulement un des membres les plus honorés et les plus justement estimés de notre Société, il était l'un des plus aimés. Ses collègues étaient, avant tout, ses amis. La modestie dont il donnait une preuve nouvelle à sa dernière heure avait été la règle de sa vie. Elle avait ajouté un charme de plus à un rare ensemble de qualités physiques, intellectuelles et morales; tant il est vrai, ainsi que l'a dit La Bruyère, que la modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

Un visage expressif et doux, aux traits réguliers et fins, éclairé par le regard le plus sympathique et le plus franc; l'extérieur distingué, la parole bienveillante et simple, l'attitude calme, l'intelligence vive et nette, le coup d'œil du chirurgien expérimenté et le tact du praticien habitué à respecter toutes les convenances sociales, la droiture du caractère et la sûreté des relations, telles sont les qualités qui ont distingué Michon. Je ne fais que transcrire, en les énumérant, la commune impression de tous ceux de ses contemporains, de ses élèves ou de ses clients auprès desquels j'ai cherché et bien facilement trouvé des souvenirs que le temps n'a affaiblis chez aucun d'eux.

Heureux et juste privilége des natures droites et simples qui attirent et qui attachent par cela même qu'elles sont pleines de réserve, et semblent ignorer leur mérite tant elles en font peu montre; qui savent si bien vivre de manière à ne jamais démériter de leur propre estime, qu'elles gagnent l'estime de tous, et obtiennent ainsi la plus belle et la plus enviable des récompenses.

Ce but élevé, Michon l'a complétement et toujours atteint. Sa vie, dont nous allons retracer l'histoire, fut consacrée à la lutte, comme doit l'être la vie de tous ceux qui veulent parvenir par leur mérite. Si ce qu'il désira ne lui fut pas toujours accordé, il a pu du moins sentir que justice était rendue à sa louable ambition, et avoir conscience que ses visées n'avaient pas été trop hautes, puisqu'il resta digne des situations que les circonstances ne lui permirent pas d'occuper.

Louis-Marie Michon est né à Blanzy, le 2 novembre 1802. Son père était médecin et jouis-

sait dans le pays d'une grande réputation de capacité et d'honorabilité, due non-seulement à une instruction réelle, mais à sa conduite courageuse pendant les orages révolutionnaires. Le père de Michon avait fait ses études médicales au régiment du roi à Nancy. Camarade d'études de Flamand, il avait renoncé, malgré les sollicitations de son ami, à la carrière de la médecine militaire, pour venir prendre dans son pays la modeste position de médecin de campagne, qui était un héritage séculaire de sa famille. Michon se plaisait, en effet, à raconter que son grand-père était médecin à Montcenis, et qu'il y était mort d'une erreur de pharmacie, empoisonné par du laudanum; que son bisaïeul avait été victime de son dévouement dans une épidémie d'angine, et qu'enfin son trisaïeul était, au même bailliage de Montcenis, barbier, chirurgien et même, ajoutait-il en souriant, quelque peu amateur des produits de son beau pays de Bourgogne.

Michon devait tenir à ce que ce titre de médecin, qui déjà constituait pour lui une véritable noblesse et auquel il donnait un si pur éclat, ne sortît pas de sa famille. Ce titre est aujourd'hui porté avec honneur par l'un de ses fils qui s'est soumis aux désirs paternels en obtenant le titre de docteur en médecine, et a suivi l'impulsion de ses goûts en donnant à ses études privilégiées la haute consécration du doctorat ès lettres. Je ne saurais mieux honorer la mémoire du père qu'en laissant souvent la parole à son fils; je n'aurais pas eu besoin de vous en avertir, car vous auriez, Messieurs, senti percer l'affection filiale dans bien des souvenirs de famille, et reconnu sans peine dans leur narration les qualités de l'écrivain.

Le père de Michon avait pu sauver la vie et conserver la fortune de quelques-uns de ceux de ses compatriotes que poursuivait la Révolution; il ne s'était cependant pas enrichi; il avait même, pour élever sa famille qui devenait nombreuse, dépensé peu à peu son petit avoir, et, bien qu'il ait ajouté la profession de fermier, qui ne rapportait guère, à la profession de médecin, qu'on payait fort peu, il se trouvait embarrassé pour donner à ses fils une éducation qui leur ouvrît les professions libérales. Une position de médecin au Creuzot se présenta et lui permit de subvenir aux frais d'études. Michon passa son enfance au Creuzot. D'une santé délicate, d'un tempérament ardent, il aimait mieux jouer au soldat qu'apprendre à lire. On ne le pressait pas, et sa mère ne se montrait sévère que lorsqu'il rentrait trop tard de la montagne où il avait conduit une armée dont il était toujours le commandant en chef et rapportait sur son visage et sur ses vêtements les traces trop évidentes de la lutte. C'était la période glorieuse de l'Empire. Michon se sentait entraîné vers la profession des armes, ayant en cela la même vocation que Dupuyten, dont l'influence sur sa carrière chirurgicale devait être si grande. Mais si Dupuytren ne devint chirurgien que par l'autorité qu'on exerça sur lui (1), Michon, adolescent, face à face avec son avenir, avait déjà abandonné ses velléités guerrières. C'est égal, disait-il souvent en racontant ces souvenirs d'enfance qu'il aimait tant à rappeler, je voulais être général, et si l'Empire eût duré, j'aurais été tout au moins soldat.

Cependant l'exemple des maréchaux qui ne savaient pas lire n'aveuglait pas le père de Michon; un de ses frères, curé d'une petite paroisse voisine, voulut bien se charger de l'enfant et de lui apprendre tout ce qu'il savait : à lire, à écrire, le cathéchisme et les éléments du latin.

(1) Voyez Bouisson. Parallèle de Delpech et de Dupuytren, p. 3. In *Contribut. à la chir.*, t. II.

Michon se souvenait toujours avec émotion des années qu'il avait passées au presbytère de Saint-Bérain. Il parlait souvent et avec une respectueuse tendresse de cet oncle, type du bon prêtre de campagne ; il l'avait bien d'abord trouvé un peu fier parce qu'il ne lui permettait pas d'aller courir les champs avec les petits paysans; mais l'oncle fut si bon pour lui qu'il s'accoutuma bien vite à son studieux isolement, servant la messe le matin, travaillant dans la journée, jardinant le soir, tout aussi préoccupé de bien aligner une planche de pois, que de savoir son rudiment.

Ce fut dans le petit jardin du presbytère que Michon prit le goût du jardinage et de l'agriculture, qu'il conserva toute sa vie. Dès qu'il le put, il acheta, dans son pays, une propriété où il faisait, par correspondance, des expériences qui, il l'avouait lui-même, étaient bien souvent des écoles; et, pour joindre la pratique à la théorie, il avait loué, dans le quartier de l'Observatoire, un petit jardin que ses élèves ont tous connu. Chaque dimanche, il y avait un interne de garde au jardin, donnant ses soins aux graines, aux fleurs, aux poules d'espèce rare, aux lapins surtout, que Michon avait entrepris de perfectionner. Michon venait, prescrivait comme à l'hôpital, faisait bêcher, piocher, planter, donnant lui-même l'exemple du travail. Jamais l'élève ne cherchait à se soustraire à cette corvée, parce que le soir il avait sa place à la table de famille, où le chef exact du service, le patron impitoyable du jardin, le recevait avec la cordiale simplicité de l'ami.

Michon termina ses études classiques au collége d'Autun, et fit honneur, par ses succès, à la méthode de son oncle. L'Empire était tombé, l'invasion avait dévasté les campagnes. Le père de Michon était mort, laissant à sa veuve cinq enfants et, pour les élever, un millier de francs de revenus: c'était le fruit de dix ans de travail et d'économie. Michon rentra dans la famille tout à fait dégoûté du métier des armes, et ne songeant plus qu'à porter dignement dans la médecine le nom de son père. Il fallut vivre durement; le dévouement de la mère de famille suffit à tout, et à son exemple chacun se rendit utile ; Michon se souvenait d'avoir râpé des pommes de terre pour mettre dans le pain du ménage. Mme Michon était une femme énergique, qui savait lutter contre l'adversité; son influence et le souvenir paternel firent dès ce moment de Michon un homme de devoir et un homme de cœur. Aussi dans ses causeries intimes, aimait-il à reporter une grande partie du mérite de son élévation dans la carrière médicale à sa digne mère, pour laquelle il conservait le plus tendre respect. Le moment de prendre un parti etait arrivé ; le frère aîné, faute de ressources suffisantes, était devenu officier de santé et commençait à exercer; le cadet se préparait au notariat, et Mme Michon avait pu parvenir, à force de sacrifices, à réunir la somme nécessaire au séjour de Michon à Paris. Il partit ferme et résolu, mais souffreteux et peu vêtu. Son premier camarade fut un étudiant qu'il rencontra en route et qui lui offrit la moitié de son manteau.

Une fois à Paris, Michon commença cette vie de travail sévère et de privations continues qui le conduisirent au succès, sans améliorer sa santé. L'amphithéâtre le fatiguait beaucoup; en le voyant si frêle et si maigre, ses condisciples croyaient qu'il ne résisterait pas à ces épreuves. Sa mère le pressait de revenir au pays. Il fut inébranlable et s'attacha avec ardeur à cette profession qui lui valait tant de souffrances. Il est bon de présenter aux méditations des jeunes générations ces difficiles et laborieux commencements; de leur montrer que ces prétendues

entraves du sort n'empêchent pas le développement des aptitudes et ne sauraient faire obstacle à la volonté de parvenir. C'est là, d'ailleurs, l'histoire commune de la plupart de ceux qui, dans toutes les professions, se sont élevés à de hautes positions ; dans la médecine en particulier, n'avons-nous pas l'exemple de nos plus illustres maîtres, dont les débuts ont été plus rudes encore. Michon ne parlait jamais des privations qu'il avait endurées que pour dire combien les sacrifices que s'imposait sa mère lui en avaient épargné et pour rappeler les noms de ses condisciples qui avaient été plus malheureux et, disait-il, plus méritants que lui.

De bonne heure, Michon se destina à la chirurgie ; sa santé lui aurait conseillé un autre choix. Il fallait, en effet, prolonger pendant de longues années ces études à l'amphithéâtre, pour lui aussi attachantes que pénibles. Mais il éprouvait cette sorte de fascination exercée par le grand génie chirurgical qui régnait à l'Hôtel-Dieu ; elle a été partagée par beaucoup d'hommes éminents de sa génération, elle fut chez Michon le caractère et l'inspiration de toute une carrière chirurgicale. Il avait vu Dupuytren. Être l'élève, être l'interne de Dupuytren, telle fut sa suprême ambition.

Au premier concours pour l'internat, il échoua ; il fut nommé seulement interne provisoire et bientôt envoyé à Bicêtre. Le gîte et le couvert, c'était un grand soulagement pour sa bourse. Ce fut là qu'il connu l'homme éminent qui fut pour lui l'ami le plus constant et le plus dévoué, M. Littré. Ce fut aussi à cette époque qu'il se lia d'une amitié dont l'intimité dura toute sa vie, avec un des esprits les plus ingénieux et les plus originaux de cette jeunesse médicale qui, devinant l'évolution de la médecine, s'adonna à la physiologie et à l'histologie, et fut un des précurseurs de l'école moderne, notre regretté maître Natalis Guillot.

L'année suivante, Michon fut nommé interne, le onzième. Il aurait désiré un meilleur rang pour obtenir une place chez Dupuytren, qui d'ordinaire se faisait la part du lion dans la promotion. Lorsqu'il adressa timidement sa demande au chirurgien de l'Hôtel-Dieu, celui-ci, après avoir consulté un juge du concours, la lui accorda sans hésiter. Son rêve était réalisé, et pendant trois ans il resta à l'Hôtel-Dieu.

Michon, avec ses élèves, ne tarissait pas sur les souvenirs de son internat. Un jour, au début, Dupuytren faisait une amputation de cuisse sur un malade à peu près exsangue ; il demenda un interne pour faire la compression. Michon se présenta résolument ; il venait d'avoir la fièvre, il était pâle, maigre, presque aussi défait que le patient. Dupuytren eut un moment de surprise. — Savez-vous, Monsieur, lui dit-il, que s'il s'échappe du sang c'est la mort du malade. — Je le sais, répondit Michon. La compression fut bien faite, et dès ce jour Dupuytren remarqua son énergique et frêle interne.

Les trois années d'internat terminées, Michon alla prendre congé de son chef qui, donnant une expression bienveillante à sa lèvre dédaigneuse, lui dit : Déjà ! — Ce « déjà » fut pour Michon la récompense la plus douce. Il y avait de l'affection dans ce mot, et Michon, de toute sa nature ardente et tendre, aimait Dupuytren.

Cette grande personnalité du maître domine toute la vie de Michon. Nous ne sommes, disait-il souvent en parlant des chirurgiens de sa génération, que la monnaie de Dupuytren.

Il avait, du reste, pour tous ses maîtres, une reconnaissance, un attachement, qui les

touchaient et qui lui gagnaient leur amitié. Il avait été recommandé par un camarade de collége à son compatriote, M. Jadioux, médecin éminent, praticien très-répandu, qui le conduisit chez ses malades et commença sa clientèle. Michon témoigna toujours sa respectueuse gratitude à son premier protecteur, et pendant de longues années il soigna comme un fils M. Jadioux, atteint de cette terrible maladie, dont on ne guérit pas plus qu'on ne meurt, l'hypochondrie.

Michon n'avait jamais oublié non plus la marque d'intérêt que lui avait donné M. Andral à la fin de ses études médicales. « Qu'allez-vous faire? » lui demandait M. Andral. — « Je ne suis pas encore décidé, » répondit Michon, encore partagé entre le désir de retourner dans son pays et sa vocation chirurgicale qui le retenait à Paris. « Eh bien, lui dit M. Andral, qui avait deviné la position pécuniaire de son élève, votre chambre est prête chez moi. Venez-y, restez-y, et réfléchissez le plus longtemps possible avant de vous décider. » Michon n'accepta pas cette hospitalité si délicatement offerte, mais il se sentit toute sa vie l'obligé de M. Andral.

Breschet, Sanson, Moreau, et le maître illustre que nous comptons parmi nos collègues, M. Jules Cloquet, avaient aussi pris Michon en affection; Marjolin et Chomel lui donnèrent la préciense et douleureuse preuve de leur confiance en le chargeant d'être leur chirurgien dans la terrible maladie, au-dessus des ressources de la chirurgie, qui les emporta tous les deux.

Michon suivit la carrière des concours. Rapidement aide d'anatomie, prosecteur à la Faculté, il fut, à 30 ans, nommé chirurgien du Bureau central et professeur agrégé. Il avait dans ces luttes scientifiques appris à estimer ses émules, et c'est à cette époque qu'il se lia d'amitié avec Robert, avec Lenoir, avec Danyau, avec M. Monod, avec M. Larrey; Robert, Lenoir et Michon se retrouvèrent bientôt dans les concours pour le professorat. Aucun des trois n'a atteint le but suprême de son ambition. Lenoir y renonça le premier, mais Robert et Michon luttèrent jusqu'au bout. Le concours tomba avant leur courage, et l'amphithéâtre de la Faculté se souvient encore de ces brillants tournois où les athlètes qui succombaient, en donnant par leur valeur plus de prix à la victoire, rehaussaient l'eclat de l'École.

Deux fois seulement, dans la période qui s'étend de 1836 à 1852, Michon ne se présenta pas dans la lice. Deux fois ce fut sa santé qui le retint; mais, quatre fois il affronta ces grandes et pénibles luttes, et deux fois, en 1848 et en 1851, pour des chaires de clinique chirurgicale, il obtint le plus de voix après celui qui fut nommé. Quelques jours avant l'ouverture du concours où fut nommé Bérard, Michon fut atteint d'une fluxion de poitrine. Il se remit lentement. Il se crut menacé de phthisie. Il alla demander l'avis de M. Andral, qui n'osa dissiper toutes ces craintes et lui conseilla le repos. Michon quitta Paris, triste, découragé, disant à ses amis qu'il n'y reviendrait peut-être plus. Il s'installa chez son plus jeune frère, alors médecin au Creuzot, et ce fut dans ce lieu plein des souvenirs de sa première enfance qu'il se rétablit peu à peu. Une saison au Mont-Dore le remit complétement, et il ne songea plus à ses tubercules.

Quelques années plus tard un grave accident interrompit sa carrière. Il fut blessé au doigt médius de la main droite, en ouvrant un abcès de mauvaise nature. L'articulation métacarpo-

phalangienne fut atteinte, et dès le lendemain se déclarait une arthrite purulente avec phlegmon de la main. L'infection purulente semblait imminente et ses jours étaient en danger. Michon ne se faisait pas illusion sur la gravité de sa situation. Le soir même de sa blessure, il avait quelques confrères à dîner. Il fut gai pendant le repas, mais dans la soirée il fit part à ses convives de ses pressentiments. Le lendemain, il fit appeler M. Monod et le pria d'être son chirurgien ; Marjolin suivit avec M. Monod la marche de la maladie. Michon fut plein de résignation, de courage et de docilité, mais lorsque MM. Marjolin et Monod lui firent connaître leur désir d'avoir une consultation, « je le veux bien, dit-il, mais j'aurai voix délibérante, je vous enverrai mon représentant. » Ce fut M. Littré qui se chargea de cette mission. Roux et Blandin furent appelés. Deux chirurgiens furent pour l'expectative, deux pour l'amputation du doigt. — « Je m'en doutais, dit Michon quand on lui rendit compte de la consultation, je vais départager les avis. » Il chargea M. Littré de parler en son nom, et après avoir donné ses raisons en chirurgien, il ajouta, en serrant la main de son mandataire : « J'aime mieux courir la chance de mourir que de renoncer à ma carrière de chirurgien. » Michon avait eu raison. Il guérit, conservant sa main droite intacte, mais le doigt ne pouvait plus se fléchir. Ce fut alors qu'il fit preuve de cette ténacité, que ne laissait pas soupçonner la douceur de son caractère. Chaque soir il se soumettait à de douloureuses manipulations. Il faisait faire des instruments de chrirurgie que sa main pouvait saisir, et à mesure que la flexion progressait il faisait diminuer la grosseur des manches. Enfin, Il reparut à l'hôpital opérateur aussi sûr mais moins brillant qu'auparavant.

Il se souvenait avec quelque orgueil de cette épreuve d'un concours de médecine opératoire où Lenoir et lui avaient distancé leurs compétiteurs de plus de la moitié du temps, et où Lenoir lui-même, l'un des opérateurs qui a laissé la plus grande réputation d'habileté, n'avait été que le second. Michon avait trop d'esprit pour critiquer alors les chirurgiens qui se faisaient un point d'honneur de la rapidité de leur main. Il avait, d'ailleurs, pris une part brillante à l'enseignement de la médecine opératoire qui, dès 1830, se forma à l'École pratique. Cet enseignement, ainsi que le remarquait devant vous, M. Broca dans son éloge de Lenoir, revêtit un caractère moins mécanique et plus chirurgical, de telle sorte que les cours d'*opérations* dont Lisfranc gardait depuis plusieurs années le monopole à peu près exclusif, devinrent des cours de *médecine opératoire.* Il avait toujours blâmé la prestidigitation d'amphithéâtre transportée dans la clinique ; il n'avait jamais fait la chirurgie au chronomètre, et il disait qu'il continuait à exercer sans scrupule, parce qu'il se croyait en conscience aussi bon chirurgien pour les malades qu'avant son accident.

Michon, très-épris de son art, était plus porté vers la pratique que vers la recherche scientifique. Il avait de grandes qualités de vulgarisateur, et, dès ses débuts, il aima l'enseignement. Il fit des cours et il écrivit peu (1). Sympathique, passionné, entraînant, il captivait les élèves par la bienveillance et se les attachait avant de les instruire. Il éprouvait une joie infinie à se sentir aimé de la jeunesse, et cette popularité de bon aloi, que rehaussait encore

(1) Michon professa pendant douze ans, à l'École pratique, l'anatomie, la chirurgie et la médecine opératoire. Depuis 1848 jusqu'à la fin de son exercice dans les hôpitaux, en 1863, il fit des cours de clinique chirurgicale.

l'honorabilité exquise de son caractère, lui suffit pendant longtemps. Ce ne fut qu'à la fin de sa carrière qu'il regretta de ne pas avoir édifié quelque monument durable, sur un terrain plus solide que la mémoire des hommes. Il s'indignait d'entendre dire : « Il ne reste rien de Dupuytren. » Et cependant il comprenait qu'avec sa génération s'éteindrait en grande partie le prestige de ce grand chirurgien. Il faisait espérer à ses amis et aux siens qu'il écrirait un ouvrage lorsqu'il aurait pris sa retraite. L'espérait-il lui-même? Ne se rendait-il pas compte, par l'exemple de tous qu'il n'y a pas de retraite pour le chirurgien; tous ont plus ou moins formé des projets de repos et presque tous succombent en pleine activité. Certes la transmission écrite de toute une vie de travail et d'études dans le calme de l'esprit et dans toute la sérénité de l'âge mûr, serait bien le livre du chirurgien. Mais c'est au milieu même de notre carrière, dans l'incessante activité de nos multiples occupations qu'il nous faut saisir la plume sous peine de ne pouvoir plus la prendre. Michon nous a d'ailleurs laissé le meilleur de lui-même, grâce à la fréquentation assidue de vos séances, grâce au zèle que lui inspiraient vos travaux. Nos bulletins ont recueilli ses opinions et ses avis sur bien des questions importantes de chirurgie, vous y verrez consignés les fruits de son expérience et l'expression de son jugement sage et droit.

Le professorat, l'apostolat, comme il disait quelquefois, voilà ce qui le passionnait. Les cours libres de l'École pratique avaient ouvert sa carrière; l'enseignement libre de la Pitié la ferma. L'auditoire nombreux qui suivait sa clinique, je ne dirais pas le consolait (il avait été trop près d'atteindre le but), mais le dédommageait de n'être pas professeur à la Faculté. Aussi, lorsque vint son tour de passer à l'Hôtel-Dieu, il préféra rester à la Pitié, où il s'était créé une école à lui, modeste sans doute, mais qui donnait à son légitime orgueil une satisfaction assez grande pour qu'il renonçât à être, comme l'avait été Dupuytren, chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

C'est à l'École pratique, où il professa pendant douze années, à l'hôpital Cochin et à l'hôpital de la Pitié, que de nombreuses générations d'élèves ont connu Michon.

C'est là qu'il n'a cessé de transmettre les plus saintes traditions chirurgicales, de donner l'exemple d'une pratique exempte d'entraînements, toujours soucieuse des seuls intérêts du malade, sagement hardie quand les circonstances le commandaient, ingénieuse dans les difficultés et toujours habile. Le diagnostic était sa préoccupation principale; il le voulait rigoureusement exact et l'exposait tel qu'il le comprenait, sans se ménager la moindre ressource pour avoir encore raison, si par hasard l'opération ou l'examen cadavérique donnaient tort à quelques-unes de ses prévisions. Michon, qui avait tout appris de Dupuytren, n'avait pas, on le voit, profité des leçons de savante diplomatie, qui permettait au grand chirurgien de l'Hôtel-Dieu de toujours conserver l'apparence de sa majestueuse infaillibilité.

C'est à la Société de chirurgie que Michon a le plus donné la preuve de sa haute valeur chirurgicale. Membre fondateur de notre Compagnie, il était, dès la seconde année de son existence, appelé à l'honneur de la présider. La présidence de Michon (1844-45) fit immédiatement suite à celle d'Auguste Bérard.

Pendant un grand nombre d'années, il n'est pas de discussions auxquelles notre regretté

collègue n'ait pris une part active, et ses communications personnelles ont été aussi nombreuses qu'importantes. Je vous demanderai la permission de signaler en particulier celle que que vous fit Michon en 1850, à propos d'une tumeur osseuse considérable développée dans le sinus maxillaire. L'observation de ce fait a été publiée dans le tome II de vos *Mémoires*.

Il s'agissait d'un cas absolument insolite, d'une affection encore inconnue, car l'observation de Michon est la seconde en date, devant lequel des chirurgiens éminents s'étaient déclarés impuissants. Michon, après avoir pris votre avis, après avoir bien calculé les difficultés de l'opération, l'entreprit hardiment, la mena laborieusement à bonne fin et guérit le malade. C'est encore devant vous que Michon porta l'année suivante cette importante observation d'hypertrophie glandulaire siégant au voile du palais et à la voûte palatine, qu'il enleva par énucléation ; cette observation eut le privilége d'attirer définitivent l'attention sur une espèce fort intéressante de tumeurs, aujourd'hui bien étudiées, qui, malgré leur siége profond et leur apparente gravité, peuvent être opérées d'une manière simple et heureuse dans ses résultats.

Michon, on le voit, possédait la véritable hardiesse chirurgicale, celle qui consiste à n'affronter les grandes difficultés que lorsqu'on se sent le moyen de les vaincre : hardiesse sage qui met le chirurgien à l'abri, aussi bien des entreprises blâmables qui jettent la défaveur sur l'art et l'opérateur, que des hésitations qui compromettent les chances de salut du malade.

Uu autre exemple montrera encore à quelles ingénieuses ressources Michon savait recourir. Dans cette même année 1851, il publia, dans la *Revue médico-chirurgicale de Paris*, un mémoire sur quelques cas d'autoplastie de la face.

L'autoplastie était pour Michon un sujet privilégié qui tentait son habileté. Il connaissait bien les ressources et les dangers de la réunion immédiate qu'il avait étudiée dans un publication insérée au *Bulletin de thérapeutique*. Dans les nombreuses autoplasties qu'il avait pratiquées, il avait eu bien des fois à enregistrer de remarquables succès.

C'est dans le mémoire sur l'autoplastie que se trouve l'observation d'un garçon terrassier, Antoine Arnauld, auquel un garçon boucher, avec lequel il s'était pris de querelle, mordit le nez et enleva complétement la partie saisie avec les dents. Moins heureux que le fameux blessé de Garengeot, le malade de Michon ne rapportait pas à son chirurgien le morceau que s'était bien définitivement approprié son adversaire. Il s'agissait donc de reconstituer le lobule du nez. Michon emprunta à chaque face de la cloison un lambeau de fibro-muqueuse pour combler les pertes de substance. L'opération était entièrement nouvelle ; elle réussit complétement.

Un des élèves les plus affectionnés de Michon, M. le docteur Pierre, d'Autun, a suivi ce malade avec le plus grand soin. L'opération avait été faite en 1843, et en 1848 M. le docteur Pierre constatait que ce n'était que par un examen attentif que l'on pouvait reconnaître sur le visage de l'opéré les traces de la main du chirurgien.

Les thèses de chirurgie, que Michon a rédigées à propos de ses nombreux concours et en particulier celles qu'il écrivit en 1841 sur les opérations que nécessitent les fistules vaginales et en 1851 sur les tumeurs synoviales du poignet et de la main, constituent des monographies très-souvent consultées.

Entré très-tard à l'Académie de médecine où ses amis l'appelèrent presque sans qu'il y songeât, il jouissait avec une certaine surprise des égards qu'on lui témoignait. Il se sentait déjà malade et ne voulait point prendre part aux luttes académiques. Une fois cependant il se mêla à une discussion chirurgicale sur le traitement de l'anthrax. La déférence avec laquelle on écouta son avis le frappa, et il disait en rentrant chez lui : « c'est singulier, on m'a écouté comme si j'avais une grande autorité. »

Michon a été l'un des chirurgiens les plus répandus et les plus occupés de Paris; il a laissé chez tous ceux qui ont reçu ses soins le souvenir le plus sympathique. Dans ses relations avec ses clients, avec ses confrères, de même que dans sa vie privée, Michon apportait le charme de sa nature droite, délicate et, par-dessus tout, bienveillante et affectueuse. Sa pratique était heureuse parce qu'elle était éclairée et attentive; aussi, quoiqu'il fût porté à se défier de lui et à reconnaître sans envie le mérite des autres, était-il estimé à sa juste valeur par les nombreux confrères qui étaient sûrs en recourant à lui de trouver de sages conseils et au besoin un bienveillant appui.

Michon, qui se souvenait des difficultés de sa jeunesse, avait des habitudes simples; il avait horreur du luxe, et ne se donnait même pas ce qui pour la plupart n'est que le strict confortable. Ce n'était pas par avarice, car son désintéressement était si grand qu'il le rendait souvent ingénieux pour diminuer ou éviter les honoraires qu'on lui offrait. Généreux et bienfaisant, il ne refusait qu'à lui-même; il se privait d'un tapis ou d'une glace dans sa chambre à coucher (il ne voulut jamais consentir à avoir un salon), mais il payait plusieurs milliers de francs un bélier écossais ou un taureau anglais pour ses fermes modèles.

Tous ses contemporains l'ont connu dans son logement du collége Louis-le-Grand, moitié cloître et moitié prison où conduisait un antique escalier, très-peu peint, rarement lavé et pas plus souvent éclairé. Il disait aux jeunes médecins, en leur recommandant une installation modeste : « Vous voyez, le luxe ne sert de rien pour la clientèle, on vient bien me chercher ici. » Il savait cependant tout ce qu'il avait sacrifié en se reléguant rue Saint-Jacques. Mais il avait sollicité la place de chirurgien du collége pour donner à ses fils l'éducation publique, sans les priver et sans se priver un seul jour de la vie de famille. Plus tard, professeurs, maîtres, élèves, serviteurs de la maison auxquels il avait pu être utile, tous lui témoignaient depuis longues années une si respectueuse considération qu'il ne voulait plus quitter ces vieux murs. Et se rappellant ses longues maladies, j'espérais, disait-il, mourir dans cette chambre où j'ai tant souffert. Il quitta cependant le collége pour ne pas se séparer de son fils et pour jouir tous les matins des caresses de ses petits enfants.

Il n'en jouit pas longtemps. Il s'était toujours préoccupé beaucoup de sa santé sans la soigner jamais. Très-résigné à souffrir et très-impatient de la douleur, il s'était toujours, sans se plaindre, exagéré ses maux. Un rhume, c'était un commencement de phthisie, un malaise, une fièvre pernicieuse, de la dyspepsie, un cancer de l'estomac. Une tache à la peau le rendit si inquiet que M. Nélaton finit par lui cautériser, sur ses instances, le lobule du nez, ne croyant peut-être pas, autant que Michon, à la malignité de son cancroïde. Aussi ses amis ne s'effrayèrent-ils pas beaucoup lorsqu'il leur annonça qu'il était atteint d'une affection du cœur. Cependant, les siens s'apercevaient d'un changement fâcheux. Il était devenu mélanco-

lique, excitable. Il ne prenait plus de goût aux choses qui l'avaient passionné toute sa vie. Il n'aimait plus guère la chirurgie et commençait à douter du succès de ses expériences agricoles. Il semblait par moments souffrir de l'affection qu'on lui témoignait, et repoussait doucement les caresses des siens comme pour ne pas s'attacher trop à la vie qu'il se sentait près de quitter. Et alors cette nature autrefois aussi ferme que sensible, ne donnant plus cours à sa tendresse, laissait échapper des signes de maladif attendrissement.

Un jour, en allant voir un malade, il fut subitement frappé de suffocation. Il eut la force de regagner sa voiture, et tomba en rentrant chez lui, haletant, écumant, cyanosé. On crut à une apoplexie pulmonaire, mais la crise se dissipa sans laisser au poumon aucune lésion appréciable. Il se remit, mais il ne considéra sa guérison inespérée que comme un court répit qui lui permettait de dire adieu à ses amis. Tous vinrent le voir, et non-seulement ses amis, mais encore ceux que le combat de la vie avait faits ses adversaires. Une des visites qui le toucha le plus fut celle de Velpeau. Velpeau ne lui avait pas été favorable dans les concours, et Michon, qui toute sa vie n'avait rêvé que le professorat, avait peine à ne pas conserver quelque ressentiment. Cependant, à l'Académie, l'intérêt de la science étant en jeu, il avait, quelques jours avant son accident, défendu contre ses propres amis les idées de Velpeau. Velpeau en avait été touché, et s'était hâté, en apprenant la maladie de Michon, de venir lui serrer la main. Michon, en le voyant entrer, eut un moment de surprise, d'hésitation; puis tout aussitôt sa figure s'épanouit de n'avoir plus personne contre qui il conservât un ressentiment. La conversation fut cordiale, affectueuse, entre ces deux hommes que rapprochaient tant d'éminentes qualités de l'esprit et du cœur. Velpeau sortit content, et Michon répéta plusieurs fois que cette visite lui avait fait grand plaisir.

Avant de partir pour la campagne, Michon voulait confier lui-même à ses confrères ses anciens clients. Ce fut pendant une consultation avec Danyau qu'il fut mortellement frappé. « Je vais mal, » dit-il, à son ami. « Allez voir la malade, » ajouta-t-il avec un geste impérieux. Danyau sortit un instant, et lorsqu'il rentra dans le salon, il trouva Michon étendu, atteint d'hémiplégie, ayant toute sa connaissance, mais ayant perdu la parole.

Michon aimait à raconter qu'il avait fait ses débuts dans le monde, arrivant de sa province, invité à dîner par Danyau chez son père. Quarante ans plus tard, ce fut ce même ami qui reçut ses dernières paroles et qui le reconduisit à son lit de mort.

L'agonie dura trois jours. Michon put recevoir les adieux de tous les siens. Ses yeux témoignaient qu'il reconnaissait ceux qu'il aimait, et son calme visage exprimait qu'il savait trouver la force de supporter la séparation.

Il s'éteignit, le 6 mai 1866, avec cette facilité à mourir que donne la conscience d'avoir bien vécu.

ÉLOGE DE PAUL-LOUIS-BENOIST GUERSANT,

Chirurgien de l'hôpital des Enfants-Malades, membre fondateur et ancien président de la Société de chirurgie.

Nous avons souvent entendu dire qu'il est plus difficile de conserver la fortune que de l'atteindre. Cette opinion, quelque répandue qu'elle soit, est bien loin d'être incontestable; mais n'est-elle pas vraie quand on l'applique, non plus à la fortune proprement dite, mais à cet héritage que transmet celui dont la vie méritante et laborieuse a transformé un nom jadis inconnu en un nom désormais célèbre. Et combien ce glorieux héritage est difficile à porter lorsque le fils embrasse et suit la carrière, qui a valu au père sa légitime renommée. On est, il est vrai, protégé par ce nom respecté, et l'on est tout naturellement guidé dans la voie encore marquée des traces de celui qui vient de la parcourir. Mais ce qui vous protége est aussi ce qui peut rendre les étapes plus difficiles; ce qui devrait alléger le fardeau peut obliger aux plus grands et aux plus nécessaires efforts. Une comparaison toute naturelle est incessamment faite entre le fils qui s'élève et le père qui le domine encore d'une grandeur qu'on ne conteste plus. Guersant eut à subir cette comparaison et ce fut à son honneur. Notre collègue, chirurgien de l'hôpital des Enfants-Malades où son père avait acquis une si haute notoriété médicale, trouva encore de grands services à rendre, et pendant de longues années resta à la hauteur de sa mission. Il avait d'ailleurs évité le parallèle incessant dont nous parlions tout à l'heure en s'adonnant à la chirurgie des enfants, alors que Guersant père pratiquait la médecine. Ce choix n'avait pas été de la part de Guersant un calcul, mais le désir bien légitime de donner la succession médicale de son père à un jeune médecin bien fait pour la recueillir. Ce maître regretté dont tous prononcent le nom avec un affectueux respect, M. Blache, ce confrère si dévoué lorsqu'il s'agissait de dissiper les inquiétudes paternelles, fut, lui aussi, l'un des chefs les plus estimés de cette école, qui a pour théâtre l'hôpital des Enfants-Malades, où l'histoire de la vie chirurgicale de Guersant nous ramènera plus d'une fois.

Paul-Louis-Benoist Guersant, naquit à Rouen le 18 mars 1800. Guersant père était encore fort jeune à cette époque, car il n'avait pas atteint sa vingt-cinquième année, et professait depuis 1798 l'histoire naturelle à l'École centrale de la métropole normande. Marié avant 20 ans avec une cousine du même âge que lui, sœur de Picard, le spirituel auteur de *la Petite ville* et de plusieurs autres pièces qui eurent du succès, Guersant père vivait modestement de sa place de professeur. C'est dans ce charmant milieu, où la jeunesse, la science et l'esprit faisaient le meilleur ménage, que notre collègue passa les premières années de sa vie.

Le bonheur tranquille ne peut à lui seul nourrir quatre enfants, et Guersant père, qu'appelait à Paris le meilleur et le plus dévoué de ses amis, l'illustre Duméril, vint dans la grande ville chercher dans l'exercice de la médecine ce qui lui était nécessaire pour élever sa jeune famille. On sait comment il y réussit. Paul Guersant fut donc de bonne heure parisien, et lorsque son éducation, qu'il fit au collége Louis-le-Grand, fut terminée, il commença, sous la direction de son père, ses études médicales. C'était en 1819. Dans de semblables conditions,

les difficultés du début devaient être bien aplanies. Rien ne manque plus aux jeunes gens, qui commencent leurs études médicales à Paris, que cette direction de tous les instants que l'on ne peut trouver qu'auprès de parents ou d'amis dévoués ou dans un moins vaste milieu que celui de Paris. Paul Guersant, sévèrement élevé, sérieusement dirigé, put devenir interne en 1822. Trois années avec Dupuytren, une année avec son père à l'hôpital des Enfants, tel fut l'emploi de ses quatre années d'internat, pendant lesquelles il obtenait une médaille d'argent qui lui valait le titre de lauréat des hôpitaux.

Déjà docteur en médecine, Guersant voulut avoir le titre de docteur en chirurgie ; pour l'obtenir, il soutenait, en 1828, une thèse sur les avantages et les inconvénients de la taille comparés à ceux de la lithotritie ; sujet alors plein d'actualité qui attirait l'attention de tous les chirurgiens par son importance, et passionnait vivement certains d'entre eux ; sujet non encore épuisé à l'heure actuelle et que Guersant, par sa grande pratique, devait contribuer à éclairer dans plusieurs de ses parties. Notre collègue était, à l'époque où il devint docteur en chirurgie, chef de clinique chirurgicale à l'hospice de l'École où il avait succédé à Velpeau, il remplit ces fonctions jusqu'en 1829.

Lorsque les événements de 1830 vinrent fournir aux chirurgiens civils une occasion, trop souvent renouvelée depuis, de pratiquer la chirurgie d'armée, Guersant, sans trop tenir compte des difficultés, ni même paraît-il de toutes les règles administratives, ouvrit, de son propre mouvement, à l'hospice de l'École alors inoccupé, une ambulance ou il put donner des soins à bon nombre de blessés; il s'y rendit grandement utile et donna satisfaction à un besoin de dévouement désintéressé et à cette activité qui ne s'amoindrit chez lui que lorsque la maladie vint dans les dernières années de sa vie y apporter entrave. Aussi, Paul Guersant ne s'était-il pas borné à remplir avec ardeur ses fonctions de chef de clinique. Dès 1827 il commençait des cours d'anatomie, de chirurgie et de médecine opératoire, qu'il continua jusqu'en 1837.

L'enseignement libre, alors en grand honneur, brillait de tout son éclat à l'École pratique de la Faculté. C'était le champ clos où les futurs compétiteurs se préparaient aux grandes luttes des concours. Des hommes, qui déjà avaient fait leurs preuves et acquis les positions de chirurgien d'hôpital et d'agrégé de la Faculté, n'abandonnaient pas les modestes amphithéâtres où venait les entendre une jeunesse à laquelle se communiquait facilement l'ardeur qui animait les jeunes maîtres. Toute cette brillante phalange, où se recrutait la Faculté, savait trop bien ce qu'apprend l'enseignement à celui qui professe, et quel lien s'établit entre celui qui parle et celui qui écoute, pour ne pas continuer des leçons qui, de longue main, les préparaient aux épreuves qu'ils auraient à subir, aux devoirs qu'ils auraient à remplir. Et quand le succès ne couronnait par leurs efforts, ils aimaient trop l'enseignement pour ne pas continuer, pendant l'âge mûr, à l'hôpital, ce qui leur avait valu à l'École pratique les meilleures émotions de leur jeunesse.

Guersant concourut pour l'agrégation; mais, ce qu'il voulait avant tout, c'était le titre de chirurgien d'hôpital; il l'obtint en 1833 après plusieurs concours. Dans les épreuves qu'il eut à subir pour arriver à cette position justement enviée, Guersant ne fit pas seulement preuve de l'instruction et des qualités chirurgicales dont il devait faire l'heureuse application dans les

services qui lui furent confiés, il avait appris à aimer, à respecter le concours. Bienveillant et accessible à ses amis et à ses élèves, plein de déférence pour ses collègues, il devenait, lorsqu'il était juge d'un concours, plus que réservé au vis-à-vis de ceux dont les intérêts étaient directement ou indirectement en jeu; il n'admettait pas les recommandations, ne comprenait pas qu'une considération autre que celle des épreuves pût influencer un jugement, et rendait le sien avec une inflexible rigidité de conscience.

Ce n'était là, d'ailleurs, qu'une des formes sous lesquelles il comprenait le devoir dont il était en toute occasion le sévère observateur; il en a donné la preuve à l'hôpital dès qu'il fut appelé à la direction d'un service. C'est en 1837 qu'il devint titulaire du service de Bicêtre, et, dès 1839, il était nommé chirurgien de l'hôpital des Enfants-Malades.

Guersant était dès lors, on peut le dire, arrivé au port, ou, du moins, il avait atteint les limites de son ambition ; quelle satisfaction ne devait-il pas éprouver, d'ailleurs, en retrouvant au nombre de ses collègues, comme médecin de l'hôpital, son père qui devait avoir l'heureux privilége d'y exercer encore pendant plus de huit années. Paul Guersant eut la satisfaction non moins grande d'y voir arriver à son tour son beau-frère, M. Blache, qui fut nommé en 1845 médecin de l'hôpital des Enfants-Malades, et ne cessa d'y pratiquer qu'à l'heure de la retraite, en 1865. Les noms de Guersant et de Blache sont devenus inséparables de celui de l'hôpital où ils ont si longtemps vécu; nous y retrouverons, nous n'en doutons pas, dans un prochain avenir, le nom aimé de Blache.

Paul Guersant ne pouvait manquer de faire, pour l'étude des maladies chirurgicales des enfants, un enseignement dont son père lui avait donné l'exemple pour les maladies médicales. Guersant père faisait tous les printemps à l'hôpital des Enfants un utile et précieux enseignement où toutes les finesses du diagnostic, toutes les ressources de la thérapeutique étaient exposées avec méthode et clarté. Paul Guersant commença ses cours dès 1840 et les continua jusqu'en 1860 ; il les faisait aussi dans la seconde moitié de l'année scolaire, et avait choisi, pour son jour de clinique, le jeudi; il conserva pendant toute la durée de son exercice l'habitude de pratiquer ce jour-là ses principales opérations, qui étaient toujours précédées d'une leçon.

Attaché au service de Guersant pendant l'année 1853 en qualité d'élève externe, j'ai pu être le témoin de l'utilité et du succès véritable de ces entretiens simples et pratiques. Les principales maladies chirurgicales de l'enfance y étaiens passées en revue; Guersant les étudiait avec soin en s'attachant surtout à ce qui avait rapport au traitement. Il aimait à insister sur les difficultés particulières que présente l'examen des enfants; il faisait voir combien il fallait déployer de sagacité pour arriver à saisir des symptômes que l'enfant qui souffre ne sait vous indiquer que par un seul renseignement : le cri de la douleur, souvent exagéré par la crainte, ce qui conduit le petit patient à des manifestations plus bruyantes encore que celles qui résultent de la douleur elle-même. A l'hôpital, ces difficultés sont bien plus grandes, on y est privé de l'attentive observation des parents, seuls capables de renseigner sur des souffrances qu'ils épient en les observant avec anxiété. Patient malgré sa vivacité naturelle, habile à détourner l'attention des petits malades, adroit et prompt dans ses explorations, Guersant résolvait heureusement ces difficiles problèmes. Il opérait avec une habileté véritable. Il

aimait à montrer sa rare dextérité dans l'exécution de certaines opérations telles que l'ablation des amygdales; la taille était encore une de ses opérations les plus brillantes et les plus rapidement exécutées. Ces qualités, que l'usage du chloroforme a rendu pour la plupart des cas inutiles, trouvent cependant leur application dans la chirurgie des enfants, lorsque l'emploi de l'anesthésie est contre-indiqué, et qu'il faut, comme dans la trachéotomie, par exemple, ménager les souffrances que les jeunes malades supportent si difficilement, et le sang qu'ils ne perdent qu'au prix des plus graves perturbations. Dans la confection des appareils et des pansements, les traditions de l'école de Dupuytren étaient soigneusement respectées; là se retrouvait encore le chirurgien amoureux de l'art, aimant à traduire, par une élégance véritable, son culte pour la chirurgie.

Guersant devait son habileté chirurgicale à une réelle dextérité et à une pratique exceptionnellement étendue. Il ne se passait pas d'années qu'il ne fît l'excision des amygdales quatre-vingts à quatre-vingt-dix fois à l'hôpital, et quinze à vingt-cinq fois en ville; le nombre de ses opérations de trachéotomie s'élève à plus de trois cents, celui des opérations de taille à cent.

L'opération de la trachéotomie est l'une de celles dont il poursuivit avec le plus de persévérance l'application. Il était animé d'une telle conviction à l'égard de l'utilité de cette opération, qu'il ne se découragea pas malgré une longue série d'insuccès. Ses 32 premiers opérés ne lui donnèrent que deux guérisons, mais il arriva, en définitive, à obtenir une moyenne d'un succès sur 5 opérés. Plusieurs communications sur ce sujet ont été faites par Guersant devant la Société de chirurgie. Nous citerons, en particulier, les curieuses observations consignées dans le tome III de vos *Mémoires*; elles ont trait à deux enfants, deux fois atteints du croup, et deux fois opérés avec succès. Rien n'est mieux fait pour montrer la valeur de cette belle opération, dont nous devons l'application à la thérapeutique du croup à Bretonneau et à Trousseau, et à la vulgarisation de laquelle les deux Guersant ont efficacement contribué.

L'enseignement de Paul Guersant jouissait d'une grande notoriété, et les jeudis de l'hôpital de la rue de Sèvres attiraient en particulier les médecins et élèves étrangers qui venaient chercher à Paris le complément ou le perfectionnement de leur éducation. Outre les qualités dont nous avons parlé, cet enseignement tirait de son sujet lui-même un indiscutable intérêt. La chirurgie des enfants n'avait pas encore fait l'objet d'un enseignement particulier, et l'amphithéâtre de l'hôpital des Enfants-Malades de Paris est la première tribune qui lui ait été élevée dans le premier asile spécialement destiné à l'enfance. Paul Guersant a donc eu le très-grand honneur d'inaugurer, et de faire avec succès, un enseignement qui est aujourd'hui trop bien entré dans les traditions de l'hôpital des Enfants, pour que nous craignions de le voir péricliter. Déjà, d'ailleurs, n'avons-nous pas vu cette importante clinique se continuer sous la direction du savant successeur de Guersant, et nous valoir l'excellent livre où ont été recueillies les leçons de M. Giraldès. Dans la préface de cet ouvrage, notre collègue défend avec conviction la nécessité de l'étude spéciale des maladies chirurgicales des enfants, et montre bien quelle a été sur cet enseignement l'influence des fondations hospitalières destinées à l'enfance, dont la première, ainsi que nous le disions tout à l'heure, appartient à notre pays. C'est dans ce même asile, illustré par l'enseignement libre, que la Faculté a eu la bonne pensée de confier à l'un des élèves les plus distingués, à l'ami le plus dévoué des

Guersant et des Blache, à un médecin justement renommé, M. Henri Roger, un enseignement qui, lui aussi, devient l'occasion des leçons les plus goûtées et des publications les plus utiles à la cause de l'enfance.

Toutes les questions qui touchent à l'enfance ont un trop grand intérêt pour ne pas mériter que chacune d'elles fasse l'objet des études spéciales d'hommes d'intelligence et de cœur. Il ne sera pas trop que certains d'entre nous, à l'exemple de leurs si méritants devanciers de l'hôpital des Enfants et de l'hôpital Sainte-Eugénie, consacrent toute une période de leur vie au perfectionnement d'une partie de l'art, qui a pour but immédiat de préserver et de mieux diriger la vie des enfants. La vie des enfants, ce bien le plus précieux de nos familles et de notre pays, à la dépopulation croissante duquel nous avons tout d'abord à opposer la conservation des jeunes existences sur lesquelles repose son avenir. Qu'ils soient doués d'un corps robuste et sain, ces enfants, chez lesquels devra habiter une âme virile et forte; qu'ils soient capables de rendre à notre pays tout ce qu'il a perdu! Et nous, qui moins heureux, ne pourrons peut-être que préparer ces grands résultats, apportons-y du moins notre part, en nous occupant avec prédilection de ces jeunes êtres, auxquels la souffrance ajoute un intérêt de plus.

Cette sollicitude naît d'ailleurs bien naturellement dans le cœur de ceux qui vivent au milieu des enfants. Guersant nous en a donné la preuve à l'hôpital, mais il l'a non moins fournie à la Société de chirurgie. Membre fondateur de votre Compagnie, à la présidence de laquelle il fut appelé par vos suffrages en 1852, Guersant a été l'un des chirurgiens qui ont le plus assidûment pris part à vos travaux. On peut dire qu'il a entièrement partagé sa vie professionnelle entre l'hôpital et la Société de chirurgie. Jamais il ne s'est élevé une discussion sur un point afférent aux maladies chirurgicales de l'enfance, sans que Guersant ait pris la parole. Aussi par combien de communications n'a-t-il pas attiré votre attention sur les points les plus importants de cette pathologie malheureusement si riche. Les opérations nécessaires à la cure du bec-de-lièvre, le moment où il convient de les pratiquer; le traitement des calculs par la taille et par la lithotritie pour laquelle il a eu une sorte de prédilection que ne justifie peut-être pas assez complétement sa statistique importante; la trachéotomie, enfin, qui, dans cette enceinte comme à l'hôpital, préoccupait le plus son esprit, ont été les sujets les plus habituels de ses communications.

Guersant n'a pas seulement consigné dans vos *Bulletins* ses opinions chirurgicales, il a rassemblé dans un livre, sous le titre modeste de *Notices sur la chirurgie des enfants*, les résultats de son expérience et le fruit de son enseignement. Ce livre a été publié par fascicules de 1864 à 1867. Il renferme, sur la plupart des affections chirurgicales des enfants, des renseignements intéressants et précis, des statistiques intégrales, et surtout des renseignements pratiques. Il servira de guide dans bien des circonstances délicates; il aidera chaque jour à bien soigner les enfants; mais il n'a pas la prétention de représenter l'étude complète des affections qu'il comprend dans son cadre. Nous ne craignons pas de dire qu'il ne contient pas tout ce que Guersant avait l'intention d'y faire figurer. Ses notes, ses registres d'observation, ses habitudes d'enseignement, devaient le conduire à utiliser mieux encore les nombreux matériaux qu'il avait à sa disposition, et que de longue main il avait préparés et en partie classés.

Mais à l'époque où Guersant commença cette publication, il avait déjà été soumis à la terrible atteinte d'une affection contagieuse, accidentellement contractée en opérant un malade syphilitique. L'inoculation avait eu le doigt indicateur de la main droite pour point de départ; elle produisait bientôt une iritis, puis une hémiplégie passagère qui guérit sous l'influence d'un traitement approprié. Bien près de Guersant, peu d'années auparavant, Henri Blache avait, lui aussi, contracté d'un opéré l'affection qu'il voulait guérir; le croup dont mourait l'enfant avait frappé et tué le jeune interne qui lui prodiguait ses soins. Michon, dont nous retracions tout à l'heure la vie, avait vu ses jours mis en danger par une blessure reçue au milieu d'une opération. Il nous serait facile d'énumérer grand nombre d'accidents semblables. De tels récits n'ont jamais influencé le courage d'aucun des nôtres, mais ces blessures reçues pendant les combats livrés à la maladie, sont glorieuses à l'égal de toutes celles auxquelles s'expose l'homme qui remplit un devoir.

Le devoir fut aussi la règle à laquelle se soumit Guersant dans sa vie privée. Ses sœurs s'étaient mariées et avaient dû être un peu moins présentes dans la maison paternelle; Mme Guersant laissa deviner à son fils qu'elle craignait de vivre isolée. Paul Guersant ne songea pas à se marier et lorsqu'il perdit sa mère, il avait eu le bonheur de la conserver assez longtemps pour se trouver d'un âge déjà trop mûr pour entrer en ménage.

Il avait, d'ailleurs, pris l'habitude de goûter les joies de la famille dans ces bonnes réunions du dimanche qui assemblaient tous ses membres grands et petits. Le vieux célibataire n'avait garde d'abandonner sa place, et, bien que le petit-fils de Picard, devenu médecin de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Français, prétendît qu'il ne savait pas passer un jour sans aller faire un tour au théâtre ou au cercle, on voyait plus d'une fois l'oncle Paul demeurer la soirée bien entière au milieu de ses neveux et nièces.

Il sentait, depuis ce grave accident que nous rappelions tout à l'heure, que ses forces trahissaient souvent son activité, et n'avait pas voulu se laisser surprendre par la mort. Aussi, lorsqu'en septembre 1869 il fut atteint d'une albuminurie qui précéda de quelques jours seulement la congestion cérébrale à laquelle il succomba après une vingtaine de jours, sans avoir repris connaissance, ses dispositions pour bien mourir étaient prises, et ses dernières volontés exprimées dans son testament.

Guersant, en terminant sa vie, avait reporté toutes ses pensées vers sa famille et vers la Société de chirurgie. Il chargeait son neveu, M. le docteur René Blache, de nous transmettre une somme d'argent et de vous offrir la plus grande partie des livres de sa bibliothèque. Ce vœu a été pieusement rempli, et nous possédons la plupart des livres de Guersant, qui voulut joindre à son titre de membre fondateur celui de bienfaiteur de la Société de chirurgie.

Paris. — Typographie Félix Maltestre et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.